

L'Ecole et la pression du milieu technologique : compétition ou intégration ?

Numéro d'inventaire : 2004.01803.2

Auteur(s) : Henry Dieuzeide

Type de document : imprimé divers

Éditeur : AGIEM

Imprimeur : Rout'Matic, Rennes

Date de création : 1984

Description : 2 feuillets format un cahier sans agrafe. Pas de couverture.

Mesures : hauteur : 296 mm ; largeur : 208 mm

Notes : Communication au 56ème Congrès de l'Association générale des institutrices et des instituteurs des écoles et classes maternelles publiques, Lyon, 23 juin 1983. Tampon "A.G.I.E.M. Essonne II" en première page.

Mots-clés : Etudes, statistiques, enquêtes relatives au système éducatif

Filière : non précisée

Niveau : non précisée

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 7

1.3.01 / 2004.1803(2)

162 bis

A.G.I.E.M. ESSONNE II
C.C.P. Paris 2190005 W



A.G.I.E.M. ESSONNE II
C.C.P. Paris 2190005 W

**Communication au 56° Congrès de l'Association générale
des institutrices et des instituteurs des écoles
et classes maternelles publiques,
Lyon, 23 juin 1983**

**L'école et la pression du milieu technologique :
compétition ou intégration ?**

par Henri Dieuzeide,
Directeur. Division des structures,
contenus, méthodes et techniques de l'éducation,
Unesco

Sous ce titre, j'ai été invité à vous proposer quelques réflexions pour orienter les expériences que vous vous apprêtez à échanger au cours de cette conférence aux thèmes passionnants : les **autres**, et la **mutation**.

Mon travail m'a mis en rapport avec des expériences éducatives très différentes et j'en rapporte, pour les partager avec vous, des interrogations, des hypothèses, des questions. N'attendez pas de moi des certitudes. Seulement le sentiment profond de la complexité, de la diversité et de la richesse des situations. J'espère que ce faisant je vous encouragerai à cette recherche de l'unité d'intention dans la diversité, qui devrait être pour tous ceux qui travaillent dans l'éducation au plan national ou international, la règle absolue.

J'insisterai sur l'enfant d'âge préscolaire puisqu'il est le sujet qui nous rassemble ici, mais vous me permettrez d'inscrire ces réflexions dans un cadre plus large. Au risque de choquer certains et certaines d'entre vous, soucieux de protéger la spécificité de l'enfant, je dirai que je ne puis séparer l'enfant d'aujourd'hui de l'adulte de l'an 2000. Quel monde l'attend ? Comment l'y préparer ?

Au centre de tout, bien sûr les enfants. J'évoque des visites récentes d'établissements préscolaires à Pékin, Sofia, Alger, Mexico, San Francisco : cris, bousculades, silences, regards, pleurs, sourires, partout domine la même impression d'intensité. A chaque contact me frappe l'acharnement avec lequel l'enfant aborde le monde, obstiné, insatiable, tendu, tout entier vers la connaissance. Jamais découragé : chaque abandon n'est qu'apparence, feinte, détournement. Je le vois au milieu de ses pairs aller de progrès précaire en conquêtes harassantes et je songe qu'il en est ainsi depuis les temps les plus anciens de la préhistoire de l'homme.

Quel est l'adulte qui prendrait les risques que prend un enfant pour comprendre et pour maîtriser son environnement ? Explorateur intrépide aux prises avec des situations écrasantes, incontrôlables, effrayantes sans doute, en butte à l'indifférence ou au paternalisme (maternalisme ?). A l'âge qui nous intéresse ici, le voici toujours en mouvement, explorateur désobéissant à la découverte de son corps, de son environnement, des règles de la société et des formes de l'autorité, en quête de modèles à imiter, à la recherche de satisfactions symboliques. Dans l'histoire de l'humanité, l'enfant m'apparaît d'abord comme un chercheur, le premier et le plus acharné à aboutir. La société (qui sait appeler à mobiliser ses ressources pour le chercheur de laboratoire) sait-elle percevoir cette pulsation constante dans son sein ? Chaque enfant n'est-il pas aussi, à sa façon, par son énergie, par son aptitude à dépasser ses propres échecs, par la conscience qu'il a de sa faiblesse, un "travailleur scientifique", le plus grand, le plus digne de respect, de soutien et d'amour ?

La société a longtemps pensé qu'une association bien articulée de la famille et de l'école permettrait à l'enfant d'apprendre l'essentiel de ce dont il avait besoin pour devenir adulte. Depuis un demi-siècle l'accélération du progrès technique n'a cessé d'éroder cette relation école/famille. Le monde technique s'insère chaque jour davantage en coin entre l'environnement familial et l'environnement scolaire, et nous constatons, parfois avec désarroi, son intervention dans le développement affectif et cognitif de l'enfant.

Cependant, arrivés à ce point, vous pourriez me reprocher de ne pas définir ce monde en mutation que vous souhaitez examiner. Où sont les points de contacts avec l'institution scolaire ?

Pour gagner du temps, je vous proposerai seulement de faire passer en surimpression sur les images précédentes d'enfants une vingtaine de concepts clés de ce monde technologique, les sous-titres de l'an 2000 en quelque sorte.

Energie/productivité/standardisation/
consommation/innovation/accélération.

Une autre série :
automation/information/systèmes/logique/
massification/stéréotypes,

ou encore :
complexité/fragilité/encombrement/conflits/
gaspillage/crise/incertitude ;

et enfin :
solidarité/participation/anticipation/adaptation/
mobilité/liberté.

Chacun voudrait ici ajouter, ou retrancher, deux ou trois concepts, tenter des montages ou des enchaînements. Il n'en demeure pas moins que ce sont là quelques-unes des valeurs qui définissent la nature et les effets de l'environnement technique nouveau.

Le milieu artificiel se substituant progressivement au monde naturel, ou s'intégrant avec lui, exerce une pression croissante sur l'institution scolaire. Je ne parle pas ici de la pression parfaitement légitime que toute société exerce sur son système scolaire en demandant de mieux préparer ses futurs travailleurs et ses futurs consommateurs et qu'elle exprime par ses scientifiques et ses industriels. Je veux parler de quelques autres plus mal connues comme pression de l'innovation industrielle. L'industrie invente de nouvelles techniques, "lance", comme on dit, de nouveaux matériels. L'innovateur industriel dit à la société : "Prenez, ceci est nouveau, donc bon pour vous". Ici débute une ambiguïté tragique. L'innovation industrielle est toujours présentée par l'innovateur comme un **progrès inéluctable** pour la société, alors que la logique propre du développement économique ne se réfère pas nécessairement à des objectifs sociaux. L'application sociale de l'invention aux besoins prioritaires de la collectivité ou de l'individu reste souvent à inventer. Le cas des technologies de communication (photo, ciné, disque, télévision) est particulièrement significatif : leur apparition a été le fruit d'une série de hasards surajoutés tout à fait en marge du développement industriel. Nulle part ces technologies ne sont apparues comme le produit d'une recherche délibérée de satisfaction des besoins sociaux. Edison voyait essentiellement dans le phonographe un outil pour enregistrer les dernières paroles des mourants ! Les technologies de communication ont dû inventer leur

propre finalité tout au long de l'histoire de l'industrie, et pour ainsi dire en marge de celle-ci. Le résultat de cette invention n'est pas toujours de premier ordre : la fonction première de la télévision dans la civilisation occidentale n'est-elle pas aujourd'hui essentiellement de faire consommer ? même l'ordinateur, dont la finalité première était le calcul, est devenu une machine à traiter l'information par une sorte de perversion inattendue que la société moderne a bien du mal à digérer. C'est donc le marchand qui le plus souvent est chargé d'inventer des finalités (ce qu'on appelle des "débouchés") à l'innovation technologique. D'où l'existence dans le domaine des affaires du concept de "marché éducatif", du "marketing pédagogique", de la "ruée vers l'or scolaire" (j'ai entendu récemment l'expression "Klondyke éducatif" à propos des ordinateurs.)

Autre forme de pression, exercée sur le système : la pression des prophètes et des idéologues du progrès technique. Ils rejettent les systèmes existants, ils annoncent la venue d'une ère nouvelle, la réforme de l'éducation, le salut par la machine. Un certain terrorisme intellectuel est de mise. Chacun est invité à choisir et à adhérer : comme le fait J.J. Servan Schreiber (Le Défi Mondial). Chaque technique est toujours présentée comme la solution définitive aux problèmes pédagogiques. Le thème est toujours le même que l'éducation imite la productivité de l'industrie. Il s'agit toujours de confier des fonctions éducatives à la machine, il ne s'agit jamais de transformation qualitative du système. Il ne faut pas y attacher trop d'importance car tout enseignant qui pense qu'il risque d'être remplacé par une machine mérite de l'être.

La plus-importante de ces pressions, plus difficile à analyser, est celle que les acteurs eux-mêmes de l'institution scolaire, les élèves et les maîtres, exercent. L'enfant vient à l'école, fort de ses expériences avec le monde des machines, la tête pleine des images de la télévision. Et ceci remet en question le système. En effet, traditionnellement l'éducation a consisté à filtrer et à mesurer le contact du petit enfant avec le monde extérieur en maintenant un environnement familial et scolaire créé pour l'enfant. Le dialogue et le questionnaire, la manipulation, l'utilisation progressive de livres et de dessins, autant d'étapes qui jalonnaient le développement affectif et cognitif de l'enfant et permettaient d'en graduer (au moins en partie) la substance, d'en contrôler la vitesse. Aujourd'hui, l'enfant court-circuite toutes ces précautions ; il se trouve immédiatement au contact du monde adulte sans la protection des filtres que la société avait mis en place à son intention. Le milieu urbain, la télévision l'informent brutalement, et cela au moment même où il est probablement le plus vulnérable. Un enfant de quatre ans consacrera, en moyenne, plus de temps chaque jour à regarder la télévision que dans les échanges avec ses parents. Son langage empruntera plus au disque, à la chanson, à la publicité, plus tard aux bandes dessinées et à la presse, qu'au milieu familial. Le monde technologique le fascine qui lui propose un environnement de désirs sans mesure. "La bonne nouvelle" de la consommation lui est annoncée.

Le corps enseignant de son côté apporte une dimension technologique à son activité professionnelle. Certains ont cru que l'école serait le ressort et le moteur de l'évolution sociale, intellectuelle, esthétique, morale de la société moderne. Or, face à l'évolution technique, l'école se montre perméable (par exemple la pédagogie permissive qui s'instaure actuellement dans toutes les institutions scolaires de l'Occident n'est pas le fruit d'une volonté délibérée des enseignants ou d'une décision formelle des responsables du système éducatif mais est le reflet de la permissivité généralisée qui s'est établie en Occident dans l'ensemble des relations sociales, qu'il s'agisse du monde du travail, ou de la cellule familiale). Il semble que l'innovation aille de la vie quotidienne à la vie professionnelle et pas l'inverse. Souvenez-vous : c'est parce que vous avez constaté que l'on pouvait faire d'excellentes diapositives pendant les vacances et les projeter dans de très bonnes conditions que vous avez introduit la diapositive dans la classe ("Elle goûta et trouva que la technique était bonne"). Croyez-moi, il en ira de même demain du micro-ordinateur, comme avant-hier du disque et hier du magnétophone.

L'intégration technologique dans l'école se fait de façon lente, par osmose, par acceptation personnelle, en liaison avec les préventions individuelles, les aspirations et les rêves de chacun.

Face à ces pressions, que fait l'école aujourd'hui ? Que fera-t-elle demain ? Qu'attend d'elle la société de demain ? Peut-on parler de rôles nouveaux ? Et si oui qu'impliquent-ils ? Certains (les pragmatiques) pensent que l'école et le monde de la technologie vont se voir graduellement affecter les rôles, l'école se chargeant de la transmission du patrimoine accumulé par la tradition, tandis que le progrès technologique, par les modes de communication qui lui sont propres, assurerait la mise à jour de cette formation de base et la promotion des nouvelles valeurs et des nouvelles logiques.

Pour d'autres (les technocrates), la seule fonction acceptable de l'école serait de distribuer un savoir qui soit économiquement et socialement efficace tandis que l'accès au loisir, au plaisir, la fréquentation des industries culturelles, la pratique des échanges entre groupes et nations doivent devenir des fonctions spécifiquement extrascolaires.

Pour d'autres (les conservateurs), l'école devrait à tout prix réagir à cette pression du milieu technique, se protéger du brouhaha extérieur, devenir un havre protecteur de silence et de recueillement, réapprendre l'intégration personnelle et l'effort.

Compétition ? Intégration ? La situation est en réalité inextricable. Car la technologie est **aussi un processus social** parmi d'autres : la technologie et l'éducation ne constituent pas deux mondes hétérogènes séparés, clos et en position de négocier l'un avec l'autre. Ces deux univers s'interpénètrent. Si les systèmes éducatifs sont, plus qu'ils ne le perçoivent, modelés **nolens volens** par le changement technique, peut-on affirmer que l'école, à son tour, fait tout ce qu'elle peut pour influencer le changement technique ? Dans cet affrontement de valeurs est-ce que l'école ne renonce pas trop vite ? Qui, sinon elle, peut préparer l'enfant à vivre et à être heureux dans son milieu nouveau, dans cette culture du désir, de la mobilité et de la consommation, et de l'armer contre les risques d'asservissement qu'il comporte.

